L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

BUREAUX : rue de Chartres No 72. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 25 NOVEMBRE 1864. entre les rues Bienville et Conti.

NOUVELLE-ORLEANS ; VENDREDI MATIN, 25 NOVEMBRE.

Vente à l'encan de ce jour.

Par E. Sagaz & Co., à 11 heures, au No 6... rue de la Vieille Levee—Vin de champagne ordinaire.

Par E. Guillouit, rue Bienville, entre Burgundy et Troisième, à 11 heures—Des chaises, canapé, chaises, table, pots, seaux, cuvettes, tabouret, etc.

Par Marcantoni & Bros., à 10 heures, au No 110, rue de la Commune—Liqueurs, cuvée de vin, whisky, vin Rio, sucre, bouilli à 2 heures, au No 16, rue Camp, 100 boîtes de cerises.

Par W. H. Bennett, rue Chartres, No 34, à 11 heures—Des chaises de plaqué double.

Par Hoffman & Marks, rue No 38 de la rue de Chartres—Des marchandises sèches, vêtements et bottes.

Nouvelles du Nord

D'UN JOUR PLUS RECENTES.

Nouvelles de la Vallée — Mouvoir d'Early vers Staunton — Mouvement de Sherman sur Selma—Opérations audacieuses des guérillas de Morby—Plus beaux pour engager son armée de Pacifique — Nouvelles politiques et financières.

Les dépêches suivantes sont empruntées aux journaux de St-Louis du 19:

New York, 18 novembre — L'or a ouvert à 218 et a baissé à 216; il a fermé à 217 1/2. Le coton est coté à 1.22.

New York, 18 novembre — Une dépêche de Washington au *Herald* dit qu'il y a toute probabilité que le Président nommera Lincoln, s'il en a le fait, des commissaires pour présenter des propositions de paix aux rebelles.

Le *Herald* a reçu de la vallée de la Shenandoah la nouvelle importante que l'armée rebelle a de nouveau retraité rapidement sur Staunton. Des déserteurs disent que la force d'Early doit le rejoindre de Lynchburg. Hill a levé le camp dimanche matin et a commencé son mouvement rétrograde, et que le soir son piquets sur le Cedar Creek ont été relevés, et qu'il n'est resté que le front de Sheridan que de petite détachements de cavalerie.

Le bruit qui a cours hier en ville que Sheridan avait infligé une autre défaite à l'ennemi, provenant d'une autre escarmouche que Powell a eue, mardi, près de Lacey, avec la cavalerie, et à la suite de laquelle celle-ci a été rejoindre vers le mont Jackson, avec une perte de quelque blessés et prisonniers.

L'armée totale d'Early dans la vallée est maintenant évaluée de 25,000 à 30,000 hommes. Dans ce nombre il a plusieurs milliers de conscrits qu'il a levés dans l'intention de les envoyer avec les mosquets qu'il prendra aux soldats de Sheridan.

Les guérillas de Morby deviennent plus hardis que jamais sur le cours de Hatchie, et sur le front. Mardi une bande de ces guérillas, revêtus d'uniformes fédéraux, a été rencontrée par le 1er régiment de cavalerie régulière. Ils ont accepté l'engagement. Les réguliers se sont fait reste avec eux en essuyant, puis tout à coup, à un signal donné, ils ont tiré leurs armes, et vu dix des fédéraux, et donnant de l'éperon à leurs chevaux se sont échappés.

Le lendemain 100 des hommes de Morby ont attaqué 16 ou 20 hommes du 20e cavalerie, et ont tué deux ou trois d'entre eux, et ont fait le reste prisonniers.

On dit que les rebelles viennent de remasser des provisions de l'ouest Virginie pour leur armée de la Shenandoah. Parmi les prisonniers faits ajourd'hui par la cavalerie, il y avait une trentaine des officiers d'Early. Sa perte totale des rebelles s'est de 2.5, y compris 150 prisonniers. Les pertes fédérales se sont élevées à 170.

Les rebelles admettent que Sheridan, dans son incursion, a détruit 450 granges, 20 résidences, 31 moulins, 8 fabriques, 100 milles de barrières, 10,000 boisseaux de blé, 3000 boisseaux de maïs, 6000 boisseaux de foin, emmené 1700 têtes de bétail, 1700 moutons et 3000 porcs.

New York, 17 novembre—On a découvert un autre complot rebelle. Une bande de pirates a été organisée pour saisir le steamer Guatemala. Le chef était Thos. A. Sagg Golding, maître dans les marines confédérées, qui avait 100 ou 200 hommes, était parti de la Havane pour Panama, en octobre, dans le but de prendre passage à bord du steamer Guatemala, de la compagnie de Panama, de le saisir en mer et de s'en servir pour capturer les steamers de la ligne de San Francisco à Panama.

New York, 18 nov—Le *Times* dit que se complète a été formé à la Havane sur les instructions de Mallory, le secrétaire de la marine confédérée. Le chef était Thos. A. Hogg, de la marine rebelle, qui était parti de la Havane avec 15 ou 20 hommes. Il est arrivé trop tard pour s'embarquer à bord du *Guatemala*. Le plan était connu à Panama, et on s'attendait à ce que les corsaires prendraient le Salvador. On avait fait des préparatifs pour s'emparer d'eux, et il est probable qu'ils ont renoncé de faire leur coup, ils étaient très pris.

New York, 18 nov — Les journaux de Richmond de mardi disent que Sherman est parti d'Atlanta le 12 en se dirigeant vers le Nord; ils veulent être mieux clairs, à l'Est sur une ligne allant vers le Nord.

Une dépêche de la forteresse Monroe dit qu'on apprend un opérateur rebelle qui a surpris nos messages militaires transmis par la ligne télégraphique.

Une dépêche de Washington à la *Tribune* dit que par suite de l'absence du général Grant, secrétaire Stanton et du chef général du peuple, le président a offert le portefeuille de la guerre au général Butler. On dit que le général a décliné cet honneur pour le moment. On croit que le sous-secrétaire Fernegal sera secrétaire de la marine.

On dit que notre gouvernement va insister pour obtenir une réparation et des excuses du gouvernement brésilien pour avoir tiré sur le pavillon des Etats-Unis. Si nos avisons refusées ses lois, il doit savoir de nous trouver et comment prendre une réclamation, mais on ne peut s'éteindre l'acte qui ignorait à tirer sur le bâtiment.

New York, 18 novembre—Le Raleigh *Confederate* annonce l'évacuation de Washington, Carolina du Nord, et l'occupation de cette place par les fédéraux. Il annonce aussi l'arrivée de Terrasses à Wilmington.

Sé signaler dit que le démêtre subi à Morgantown, Tennessee oriental, a été exagéré. Le corps de Vaughan a été mis en déroute et frappé de panique, mais quand les yankees se sont mis à la poursuite, ils ont trouvé un corps de réserve, le major Day est arrivé, a rallié les fuyards, qui se sont retournés, ont repoussé les yankees et repris le terrain.

New York, 18 nov — Une dépêche de Washington au *Commercial* dit, les amis de M. Chase intriguent pour le faire nommer président de la Cour suprême. Ils demandent aussi que M. Blair soit remplacé par M. Stanton comme ministre de la guerre.

Le journal de Richmond du mercredi soutient que le dernier mouvement de Sherman, et Sé expriment leurs convictions qu'il bouge Mobile.

Des propositions pour un nouvel emprunt précéderont le rapport du secrétaire Fessenden.

La dépêche spéciale de Washington au *Post* dit :

Le Richmond *Whig*, de mercredi, dit que Sherman a envoyé une forte grande partie de son armée à Selma, Alabama, ce qui indique un mouvement contre Mobile.

Le *Whig* demande aux autorités rebelles d'appeler une force spéciale de 75,000 hommes pour annihiler Sherman et Sheridan, et il pense que cela peut être fait. Il accuse le Congrès d'incapacité.

Pour le Havre et Bordeaux—Un navire français, de première classe, et d'une marche rapide partira incessamment pour se rendre dans ces deux ports. Ce navire, très connu et pour la beauté de son embarquement et la supériorité de ses installations, est le CHATEAUBRIANT, Chaignaud, dont la majeure partie du fret est engagée. Pour balance de fret et passage, s'adresser à Oscar Bossat & Co, No 17 rue St Louis.

JOURNAUX FRANÇAIS—M. François Bienvenu vient de recevoir une collection de deux journaux fondés à Paris par MM. Millaud, avec l'assistance des premiers écrivains français de ce temps. Ces journaux, intitulés, l'un "Le Journal Littéraire de la Semaine", l'autre "Le Journal Politique de la Semaine", contiennent des matières d'un intérêt palpitant et des Romans tout à fait inédits. M. F. Bienvenu est chargé de recevoir les souscriptions pour ces deux journaux périodiques qui ont en France un tirage de 200,000 numéros. Il annonce les conditions.

Marchandises de retour—M. J. B. Vanhorn, consignataire des rues Magazin et Poydras, à le vendre en magasin et sur le Levée une grande quantité de marchandises nécessaires de l'Ouest, tels que jambons, farine, pommes de terre, &c, &c; toutes ces articles sont d'une qualité supérieure.

LA PANIQUE FINANCIERE ET LE COMMERCE FRANÇAIS

On écrit de Londres le 28 octobre :

Une nouvelle panique, née comme l'ouragan sur le sol de la Grande Bretagne, sévit en ce moment et promène sur l'Europe ses funèbres ailes. Elle débuta les mêmes causes que celle de 1857, malgré les résistances mortes et actives, attingne par le discrédit de la poste des principaux consolidés dont vivent les sociétés modernes et par qui elles progressent et s'enrichissent : la force morale, la confiance, le crédit.

Lutter contre ce courant serait téméraire vaine. Aussi ne l'essayerons-nous point. Nous aimons mieux profiter des leçons faites à notre chronique hebdomadaire par la monotonie et la régularité des mêmes incidents, pour rentrer dans le chemin qu'il nous a été donné d'ouvrir dimanche dernier à pareille place.

La marche française suit, sans protester, les conséquences d'une situation qu'il n'a point faite, de laquelle qu'il n'a point commisses. Il se résume dans l'accroissement des cours et des commotions résumant qu'il n'a provoquées ni par sa conduite ni donnée ni par ses actes au dehors. On ne saurait en effet lui reprocher l'appauvrissement du capital européen par des envois successifs de métalliques à l'extrême Orient et le désordre jeté dans les transactions régulières par ses jeux effrénés sur la cotes aussi que sur tous les autres produits coloniaux.

En France, on n'a point vu surgir dans le cours de six huit mois, deux cent cinquante compagnies de crédit, d'assurance, de navigation, de railway, de mines, de fonderies, d'exploitations de toute sorte avec un capital nominal de trois milliards de francs, ni la Banque de France élever et abaisser ses taux en un an le taux de l'escompte et jeter ainsi le désarroi dans toutes les institutions de crédit de l'Europe. Les banquiers de Paris n'ont point fait d'avances exagérées sur warrants et consignations de marchandises et faveurs des opérations aléatoires en incendiant la masse de leurs acceptations. A cent encombrements de matière premières n'existent en Havre, à Marseille, à Bordeaux, à Marseille. C'est dans les docks de Liverpool que la fabrique trouve à approvisionnés en grands pseudo pour son coton, et dans cent de Londres que l'industrie trouve complaisant de plaids en laines.

Parcourez l'échelle commerciale dans toutes ses divisions, vous n'y verrez trace d'aucune grande entreprise modérée d'usages affaires, de gênant outre-mer. Aussi, malgré les commerces en juillet, malgré une crise financière sans l'impulsion des banques publiques et en progrès rapide dans l'appréciation des nouvelles Finances, l'année décroule le commerce français a fait preuve de un gouvernement prudemment, prudemment, sûrement, mais sûrement l'organisation. Comment arrive-t-il Bourse? Pourquoi la paine d'écrire, de fatigue et de nuits auxquels il est demeuré complètement étranger ?

MORT D'UN AMIRAL FRANÇAIS.

Nous lisons dans la *Patrie* :

L'amiral Romain Desfosses est mort hier à Paris, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Il était né le 27 avril 1796, et il avait été élevé le 9 juillet 1860 à la dignité d'amiral en remplacement de l'amiral Parseval Deschênes.

Les funérailles de l'amiral Romain Desfosses auront lieu samedi prochain à l'hôtel impérial des Invalides. Après la cérémonie religieuse, le défunt sera conduit en Bretagne, où il est né l'amiral.

La dignité d'amiral répond à celle de maréchal de France. Le nombre réglementaire des amiraux en temps de paix est de deux et de trois en temps de guerre.

Pour pouvoir être élevé à la dignité d'amiral, il faut avoir commandé une escadre en temps de guerre dans le grade de vice-amiral. Trois officiers généraux de la marine ont seuls rempli une condition ; ce sont, par ordre de promotion :

M. le vice-amiral Tréhouart, nommé le 7 avril 1851;

M. le vice-amiral Charner, nommé le 7 juin 1860;

Et M. le vice-amiral Jurien de La Gravière, aide-de-camp de l'Empereur, élevé à la nomination en 18 janvier 1862.

Par suite de la mort de M. l'amiral Romain Desfosses, il n'y a aujourd'hui qu'un seul amiral en exercice, c'est M. l'amiral Rigault de Genouilly, qui a remplacé M. l'amiral Hamelin. Les amiraux, comme les maréchaux et les cardinaux, sont de droit sénateurs.

—On lit dans la *France* :

M. le vicomte de Disneuvale a reçu en audience, dans son château de Fredembourg, l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur Maximilien, don Francisco S. Mora, qui a eu l'honneur de remettre à Sa Majesté impériale et son souverain au trône du Mexique. M. Mora a ensuite été présenté à S. M. le prince de S. A. R. le prince Frédéric, et a reçu le même jour une invitation pour la table royale.

—On écrit de Vienne que le contingent de la légion autrichienne-mexicaine a été porté à 7000 hommes au lieu de 6000. 2260 hommes partiront le 15 novembre; 1100 le 15 décembre; 700 le 15 janvier, et 2000 hommes dans le courant de février prochain.

—Environ 400 familles indigentes établies à Vienne, se sont décidées à émigrer au Mexique. On avait d'abord formé le plan de couvrir les frais de leurs voyages au moyen d'une loterie de 300,000 florins, mais ce projet n'a pas été goûté par l'administration des finances. On se propose maintenant de faire une souscription en leur faveur dans la capitale.

(*Presse de Vienne*)

FEUILLETON.

LES MILLIONS DU COUSIN GASPARD.

Scènes du cap de Bonne-Espérance.

PAR ALFRED DE BREHAT.

XI—Suite.

—Dès que la nerve terminé le fosse, le montera par le petit escalier dans la chambre qui touche à la cour. Pas attention que le concierge ne le voie pas passer.

—Soyez tranquille, Sahib, murmura le kanassan. Il n'est déjà du bien pour moi.

Exact au rendez-vous, M. Gurnout arriva à minuit, enveloppé d'un grand manteau de voyage et tenant à la main un petit sac de nuit.

—Mes raisons pour quitter ainsi M. Morany, qui tenait à ce que le départ de Gurnout fût bien constaté dans sa maison, afin d'éviter que on discutât ou de doute, lui ne à des recherches.

—Oui, monsieur, me voilà tout prêt à vous suivre.

—Très bien.

Il échangeait quelques minutes du voyage de M. Morany, à propos duquel on dernier bilan une histoire avec seule facilité d'invention et de mensonge qu'on retrouve chez tous les indiens.

—Il est temps de dormir, dit enfin M. Morany, car il faut que nous soyons sur pied demain à cinq heures. Je vais vous montrer votre chambre.

Il allume un flambeau.

—Venez, dit-il à M. Gurnout.

Il ouvrit au même temps la porte du cabinet où le kanassah, le renvoyé à la main, attendit le moment qu'on lui avait désigné.

—Couchez-vous et dormez bien, dit M. Morany, devant la voir et laissant en même temps tomber le flambeau comme par accident.

Tandis que Gurnout cherchait son chemin à tâtons, Abdul, déjà habitué à l'obscurité, s'approcha doucement du malheureux. Il lui jeta sur le cou un lacet, qu'il serra de toute sa force, et qu'il ne cessa de tirer que lorsque le malheureux eut cessé de remuer. Il était alors mort.

Abdul donna une seconde, on entendit un râlement, puis un corps s'affaisse sur le plancher avec un bruit sourd aussitôt étouffé par l'épaisseur du tapis.

—En vérité, Abdul, tu n'as pas oublié les leçons du vieux Salim Khan, dit Morany avec un calme froid. Il y avait raison de te citer comme un habile *khetiste*.

Abdul sourit comme un homme qui reçoit un compliment mérité. Puis, mettant sur son épaule le cadavre du pauvre Gurnout, il le porta au jardin.

Au bout d'une heure, il revint trouver M. Morany.

—Eh bien? demanda ce dernier.

—C'est fait.

—Avez-vous songé à mettre dans la fosse la chaux qui doit à côté du sac de sable?

—Oui, Sahib.

—Tu ne fait la terre, et puis toutes les autres précautions pour que rien ne se révèle qui le soit dès remué à cet endroit?

—Ni-ni-ne dit un sahib que j'avais été doué ses *Ugbeé* (Grâce!)

—Tu es raison. Maintenant, écoute : tu vas prendre le manteau de cet homme et son chapeau. Tu descendras par l'escalier jusqu'aux pieux, et tu prirai le père Toulouse afin qu'il crois avoir vu sortir l'homme qu'il a fait entrer ! Tu lui diras, en m'attendre au coin de l'église Notre-Dame-de-Lorette.

—*Bot atcha, sahib.* (Très bien! seigneur!)

Une demi-heure après, M. Morany rejoignait son complice. Le premier avait voiture de place à la station qui existait alors au coin de la rue Ollivier et du faubourg Montmartre et se dirent ensuite à l'Odéon. Là, il se rendit seul comme d'habitude par le jardin.

Au mois de mai 1855, tous nos voyageurs s'embarquèrent sur le *Neptune*, beau trois-mâts de Havre, qui devait toucher au cap de Bonne Espérance en se rendant à Pile Bourbon.

Juliette avait emporté beaucoup de livres anglais relatifs à l'Afrique. A cette intuition à bord de *Neptune*, elle se mit à lire avec assiduité. Clémence voulut aussi apprendre l'anglais, mais elle y renonça bientôt.

—Je n'ai pas le temps, disait-elle naïvement.

Ce qui ne l'empêchait pas, une heure après, de se décoler en disant qu'elle s'ennuyait, qu'elle ne savait que faire, etc.

Une partie de cet temps se passait à jouer aux cartes, à feuilleter quelques romans, et surtout à occasionner avec Sylvinan, Oremon, Valentin et les très officiers de bord. Par suite de leur nouveauté, ceux-ci avaient la préférence.

Clémence ne donnait à cour-joie à tout chevalier cet bravo et le plus mauvais qu'avaient pris au sérieux ses cajoleries et ses paroles décevantes.

Un soir, après avoir causé quelques instants avec son cousin Maneran, elle le plaita le tout à coup pour coquetter avec le second du navire, Valentin, qui s'éloigna brusquement. Il alla s'asseoir tout à fait à l'arrière, sur les cages à poules qui garnissaient la dunette.

Il se sentait profondément triste. Il aspirait de la plaine vers, il ne comprenait point à la méchanceté, ajoutait encore à en tristesse. Il appuya son front sur sa main et se mit à regarder l'eau qui s'enfuyait en gémissant sous les flancs du navire. Un moment il se pencha tellement en dehors, que la moitié de son corps dépassait la balustrade.

—Hé-ce que tu as envie de te jeter à l'eau? lui demanda tout à coup la voix de Juliette, qui tremblait un peu, quelque le jeune homme fit sourisant.

—Ma foi! répondit-il, c'est peut être ce que j'aurais de plus sage à faire.

—Alors, tu ne le fiens pas, reprit Juliette sur le même ton de plaisanterie.

—Quel ordre? Pourquoi demanda-t-il en mettant le volume que Mme Bertelle tenait à la main.

—Une grammaire anglaise.

—Et tu ne l'endors pas ?

—Quelquefois : mais je me réveille et je recommence.

—Je ne l'aurais jamais crue si courageuse.

—Ce n'est pas de courage, mais de la ténacité.

—Sérieusement, je l'admire. Je découvre chaque jour en toi une foule de qualités nouvelles.

—Ici peut l'avoir transformée ainsi ?

—La nécessité. Il faut vivre, abouter-elle, et que je fais, toute notre famille ne ferait à ma place.

—Moi, ma chère amie, reprit Valentin en secouant la tête, on de moins une autre femme ne le fesch pas avec la même abnégation sous gênes et boulets. Ah ! pourquoi fait-il ?

Il s'interrompit brusquement.

—Eh bien !

—Bien, répondit-il en pressant la main sur les yeux. Ah ! oui ! répétait-il après un moment de silence, tu aimas deux bien M. Bertelle, que, pour le retrouver, tu alles ainsi consenti à exposer non-seulement ta vie, mais celle de tes enfans !

Juliette soupira et resta un instant silencieuse.

—N'est-ce pas mon devoir de tout sacrifier pour retrouver mon mari! dit-elle enfin.

—Toujours le devoir !

—Oui, le devoir, c'est ce mot qui nous sauve, nous autres femmes. Dans la religion et le devoir, que deviendrions-nous ? Tu ne sais pas de quelle confiance on est pénétré lorsqu'on peut se dire : "Ceci est mon devoir." Et quelle satisfaction on éprouve lorsqu'on a le droit de se répéter à la fin de la journée : "Aujourd'hui encore j'ai rempli mon devoir."

—Tu es sérieux, Juliette, répondit Valentin d'un air songeur; ce que tu dis là, je l'ai senti moi-même. Le malheur de ma vie est de n'avoir pas eu ce sentiment du devoir assez développé. J'ai manqué d'un principe, pour aimé dire vitaille, qui me serait de guide et de point de repère. Il m'aurait fait un intérêt bien puissant pour vaincre mon nativité et donner un but à ma vie. Ce que je n'ai pas eu le courage de faire pour moi-même, il me semble maintenant que je l'aurais peut-être fait pour d'autres.

—Je le crois aussi, dit Juliette avec vivacité. C'est un grand malheur que ta mère ait repoussé ta jeunesse. Tu n'en gardes que les folies et peut-être aussi de gaîté, et de dommage qu'à soi même, et d'où ce qui l'a perdu. Mais ce jeune amère, et tu peut.....

—Je ne puis rien, répétait tristement car il ne manque en tous vers lequel me dirigeai.

—Songe à rentrer en France.

—Cela ne suffirait pas, Juliette. J'aime les aventures que procure l'argent, et pourtant je hais l'argent du prochain. Pour assouvir l'instinct de l'argent, il faut que je sois emporté de mon bord, il me faudrait une position, en plaidé en dehors de moi-même.

—Glamour est libre maintenant, murmura Juliette. Sa fortune dépend de l'expédition que nous allons entreprendre, et au succès de laquelle nos efforts peuvent contribuer.

—Ou cancre même nous séparerait à jamais, Clémence et moi. Je suis trop fier pour me laisser enrichir par elle. D'ailleurs, je le répète : si elle redevient riche, elle ne songera qu'à reconnaître son existence d'autrefois. Un jeune jalouse comme moi à une requête sans cesse ne serait nous préparer un cofre à tous deux. Qu'ils soit pauvre ou riche, d'ailleurs, je sens que je ne pourrais jamais trouver le bonheur auprès d'elle.

—Pourquoi ?

—Elle est trop coquette, et je crains qu'elle n'ait pas de cœur. Me me dis pas le contraire, Juliette ; je sais qu'en fond, tu es de mon avis, et qu'en jour même tu lui en reproché son insensibilité, précisément à cause de moi. Elle gênant et jalouse comme je le suis, il faut justement que je m'attache à une coquette ! Enfin tu pourrait quel était bien rêve naïvetés, oui, mêmes un plus fort de ma folie, au milieu des orgies impudes qui ont dévoré ma jeunesse, ma fortune, ma santé, et peut être mon cœur, bâtie ! Je rêvais une femme qui m'aimerait sincèrement, fidèlement, entièrement. Oh ! si je l'avais trouvée alors !

—Ta fausse trahie peut être pour des femmes indigues d'elle, et si cette femme avait un cœur comme ta rêvais elle aurait sûrement souffert.

—Tu ne encore raison, dit-il après un moment de réflexion ; oui, tu as raison. Comme tous les égoïstes, comme tous les hommes enfin, j'aurais voulu prendre tous le cœur, toute la vie d'une femme sans lui donner en échange qu'une partie de mon cœur et de ma vie. Je sens que je dis vrai ; mais je sens aussi, je te le jure, je veux que maintenant il n'en serait plus ainsi ; mais malheureusement il est trop tard.

—Qui sait ? murmura Juliette.

—Oh ! je ne me fais pas illusion. Autrefois, peut-être, on aurait pu m'aimer, mais qui donc aujourd'hui aurait la folie d'appuyer son cœur sur une branche mûrie comme mon cœur ! Tiens ne parlons plus de cela. Lorsque je serai loin de vie que je pourrai mener et à celle qui m'attend, j'ai des envies de me jeter dans ces vagues qui semblent m'inviter à chercher dans leur sein le calme et l'oubli.

XIII.

Par un mouvement instinctif, Juliette appuya vivement la main sur le bras de Valentin, qu'elle serra avec une force dont le jeune homme resta tout surpris.

—Oh mon, tu es forte comme un Tare ! fait il en riant, quelque une larme roulât encore dans ses yeux.

—N'avez pas ! répondit-elle sur le même ton. Je te dis qu'il y a en moi une mine de gaîté qui ne demande qu'à être explorée. Regarde, Valentin, parlons sérieusement. Tu te plaignais tout à l'heure de n'avoir pas de devoir à remplir, je vais t'en indiquer un, et le plus noble qui puisse occuper toutes les facultés, tout le dévouement d'un homme.

—Parle.

—Regarde Cécile et Emma qui jouent libres auprès de cette bonne Tourvite. Ass-tu songé à ce que deviendraient ces pauvres enfans si je ne puis retrouver leur père, ou si je succombe ? mot-même dans ce péril eux trajet que nous allons entreprendre ?

—Quelle idée !

—Ne cherche pas à m'abuser. J'ai la presque tous les nouveaux voyages en Afrique, et je sais à combien de fatigues et de dangers nous serons exposés. Eh bien ! Valentin, si je meurs, je remet de veiller sur mes filles, de les aimer, de me remplacer enfin au besoin près de ces pauvres enfans.

—Je te le promets ! s'écria-t-il avec empressement. Me dais tu pas d'ailleurs combien je les aime, ces chères petites ?

—Oui, je le sais, mon ami. Je sais que, dans un moment de danger, je me confierais à toi pour les sauver, mais s'est plus encore que je te demande. Je te prie de veiller sur elles comme j'y veille moi-même, s'est à dire de faire de cette sollicitude la principale, ton unique occupation.

Et elle ont malades, tu veilleras à leur santé ; si elles sont pauvres, tu travailleras pour les nourrir, si elles aiment, tu chercheras à diriger leur affection vers quelqu'un qui en soit digne ; enfin tu vivras pour elles et pour elles jusqu'au moment où le premier abandonner la tâche à deux époux capables de la continuer. Ne me réponds pas tout de suite, Valentin, je ne veut pas d'une promesse faite dans un moment d'entièrement. Réfléchis auparavant à tout ce que j'exige de toi.

Il sembla demeurait la tête en souriant du sourire affectueux et bon qui donnait tant de charme à sa physionomie.

—J'ai réfléchi, dit-il, et j'ai compris qu'en donnant un procédant à ma mère, je voulais en donner un à ton désespoir de consoln. Ah bien ! soit ; j'accepte le devoir que tu m'offres avec toutes ses conséquences.

Il courut prendre les petites filles, les amena près de leur mère ; puis, réunissant leurs deux petites alignemens pour les embrasser à la fois, il murmura de manière à n'être entendu que de Mme Bertelle :

—Si jamais elles étaient orphelines, je jure devant Dieu de leur servir de père !

—Merci, Valentin, dit Juliette en lui tendant la main avec émotion, tandis que les deux enfants accouraient reprendre leurs jeux.

Bientôt, envoyé par Mme Martignié, s'approcha en appelant Valentin. Celui-ci fit un geste d'impatience et s'éloigna en passant son mouchoir sur ses yeux pour essuyer quelques larmes qui mouillaient ses paupières.

—Allons, murmura Juliette, si je meurs, du moins il veillera sur mes enfans, et le devoir marié qu'il vient d'accepter le protégera lui-même contre les funestes idées qui le prennent quelquefois. Pauvre Valentin !

Comme elle se levait en prononçant ce nom à demi voix, elle aperçut à côté d'elle M. Morany, que la *brigantine* (la voile du mât d'arrière) manquant en partie, eur il faisait déjà fort sombre.

—Ah ! vous êtes-là, dit-elle en souriant, nous n'y voyons plus assez pour coudre. Je vais rentrer.

—J'arrive à l'instant, répondit-il avec un empressement qui fit supposer le contraire à la jeune femme.

Frôlante de cet espionnage dont elle n'était pourtant pas assez certaine pour avoir le droit de le lui reprocher, Juliette s'éloigna de M. Morany, qui chercha à la parler.

Un éclair de fureur traversa les yeux de l'Européen.

—Patience ! murmura-t-il avec un accent de sombre jalousie.

Puis, après être resté quelques minutes perdu dans ses rêveries, il appela son kanassah. Il lui ordonna d'aller à Abdul à deux pas de lui, couché sous un des bancs de la dunette. Au lieu d'accourir à l'appel de son maître, le kanassah s'éloigna en rampant. Deux minutes après, il revint, portant à la main un petit râchiné sur lequel était une boule incandescente dont Morany se servit pour allumer ses cigares.

—Ka bien ! dit Bhyrrah au kanassah qui le rejoignit sur le gaillard d'avant.

—Il aime toujours la tourterelle blanche, répondit Abdul, qui appelait ainsi Mme Juliette Bertelle, et il est jaloux de Valentin *Sahib* (seigneur).

—Abdul, il trahit le maître pour cette femme, murmura Bhyrrah.

—Non, il n'a encore rien révélé.

—Soit, mais un jour viendra. Il le fera.

—Pas avant qu'il ne soit seul avec la tourterelle blanche et maître de son sort.

—Il ne pourra souvent le sort sur la dunette et se penche quelquefois sur le bastingage pour regarder les vagues. En le poussant en pas, on jour que la mer est assez grosse.....

—Charle-t-en bien ! *Ka bien !* *Ka ranghee* (abrégées, étrangers) des inquiétudes qui les empêchaient peut-être de continuer leur voyage.

—Que faire alors ?

—Laisse Morany tarrier la tâche que seul il peut accomplir. Quand le temps sera plus qu'elle et lui, alors nous remplirons les bêtes du chef.

Abdul, Mr Martigné est bien belle, murmura le khitmagar.

—Et Mme Bertelle est envoyée par Kaloo (le Vénus indoue) pour réjouir les yeux et le cœur de ses fidèles.

Tous deux se regardèrent. Un sourire d'un intelligence glissa sur leurs lèvres sensuelles, et ils échangèrent un signe mystérieux.

Il engagèrent ensuite le petit logement qu'ils occupaient dans l'entrepont, allèrent leurs *gurgoulie* — Sorte de pipe indoue, composée d'une noix de coco à demi remplie d'eau, que surmonte un tuyau ayant à peu près la forme d'une clarinette dont la partie supérieure en pavillon remplit le rôle de fourneau. On aspire la fumée par un petit trou pratiqué dans la noix de coco. C'est le hookah du peuple—et prolongèrent leur conversation bien avant dans la nuit.

Huit jours plus tard les voyageurs du Neptune découvraient la montagne de la Table. Ils débarquèrent à Cape Town le 26 juillet, juste deux mois et demi après leur départ du Havre.

La ville du Cap (Cap Town) est située au pied de trois hautes montagnes, en face de la mer, à laquelle quelques ruisseaux coulent parmi une pente insensible. La montagne de la *Tête du Lion*, jointe à celle de la *Grande du Lion*, abrite toute la baie de la Table des vents d'ouest et servant de rempart à la ville.

Plusieurs rues parallèles montent du rivage vers la montagne de la Table. D'autres rues perpendiculaires à celles-ci, parallèles aussi, mais de moindre largeur, traversent toute la ville.

Larges et bien aérées pour la plupart, ces rues sont plantées d'arbres qui donnent un peu d'ombre aux maisons et interceptent la réverbération du soleil, dont les rayons brûlent en rédéchissant sur les flancs de la montagne et sur les murs presque tous blanchis à la chaux. La ville est pavée en grande partie, mais dès que commencent les voies de sol-sol, un nègre, épaulé de pommeau avangie les habitants et pédère jusque dans l'intérieur des maisons. Les habitations soigneusement entretenues et généralement, à trois ou quatre étages, sont fâlées en briques ou en granit rouge, ce qui leur donne un peu de monotonie.

Un gouverneur anglais y réside avec de nombreux fonctionnaires de la même nation, et son autorité s'étend sur toute la colonie, dont les limites n'accroissent chaque jour.

Grâce à sir Richard nient qu'aux nombreuses lettres de recommandation qu'il apportait, ainsi que se mit à la disposition de la famille Martigné.

A continuer.

On achète AU PLUS HAUT PAIX L'OR, L'ARGENT, ET Tous les Billets QUI NE PASSENT PLUS, AU LES BILLETS DÉCHIRÉS, RUE ST. CHARLES 15 15

vis-à-vis le Théâtre Dreto, de 6 heures du matin à 8 heures du soir. 8 nov—1m

AVIS

UNE dame se propose quel'enfants, ayant de bonnes recommandations, désire se placer comme gouvernante, ou femme de voyage, ou de prendre Pensionnaires. Pour renseignements s'adresser au Bureau de l'Abeille.

HOUSSES DE SIÈGES—Du nous décline, et 10 beaux à bas, vendus par J. A. HANNA & Co. 20 et 22 Magazine.

Pensionnat de Mme Bonnet, rue Bienville, entre Chartres et Royale. Cours complets de langues, musique, dessin, danse, broderie, etc. Prix modérés. Pour conditions, s'adresser à la Maîtresse de Pensionnat